

ANNE JACOBS

# LE MANOIR OUBLIÉ

\*\*\*

Les années de tourmente



**C**  
CHARLESTON

---

ANNE JACOBS

---

## LE MANOIR OUBLIÉ



*Les années de tourmente*

*Allemagne, 1993.*

Le son des cloches retentit enfin sur le domaine de Dranitz pour célébrer le mariage de Franziska et Walter après plus de quarante ans passés loin l'un de l'autre. Le bonheur semble désormais possible et tous deux espèrent profiter de cette nouvelle vie avec leurs enfants. Franziska, aidée de sa petite-fille Jenny, est sur le point d'accomplir son rêve de transformer le manoir en hôtel tandis que Walter renoue petit à petit avec sa fille Sonja.

Hélas, la parenthèse enchantée est de courte durée. Les travaux s'avèrent plus compliqués que prévu et l'entente devient de plus en plus difficile entre les membres des deux familles. En pleine tourmente, Franziska et Walter parviendront-ils à sauver leur amour et à se libérer des souvenirs qui les hantent ?

Entre rêves d'un nouveau départ et fantômes du passé, le deuxième tome haletant d'une saga époustouflante digne de *La Villa aux étoffes*.

« UNE MERVEILLEUSE HISTOIRE  
DE COURAGE ET DE FOI INÉBRANLABLE  
EN L'AMOUR ! »

*Südring Zeitung*

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

22,90 €

ISBN : 978-2-38529-188-4

Prix TTC France



9 782385 291884

Rayon : Littérature étrangère  
Design : Constance Clavel  
Photo : © Drunaa /  
Trevillion Images



  
CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

# LE MANOIR OUBLIÉ

Les Années de tourmente

**De la même autrice, aux éditions Charleston :**

*La Villa aux étoffes*, 2020

*Les Filles de la villa aux étoffes*, 2020

*L'Héritage de la villa aux étoffes*, 2021

*Retour à la villa aux étoffes*, 2021

*Tempête sur la villa aux étoffes*, 2022

*Les Adieux à la villa aux étoffes*, 2023

*Le Manoir oublié, Les Temps glorieux*, 2024

Titre original : *Das Gutshaus. Stürmische Zeiten (Das Gutshaus 2)*

by Anne Jacobs

© 2018 by Blanvalet Verlag, a division of Penguin Random House Verlagsgruppe GmbH, München, Germany.

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

Maquette : Patrick Leleux PAO

ISBN : 978-2-38529-188-4

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Anne Jacobs

# LE MANOIR OUBLIÉ

Les Années de tourmente

Roman

*Traduit de l'allemand par Corinna Gepner*





## SONJA

**T**INA KOPTSCHIK PASSA L'ASPIRATEUR À MAIN sur la table d'examen avec autant d'énergie que si elle voulait la racler. Pourtant, tout ce qu'on lui demandait, c'était de débarrasser le revêtement caoutchouté noir des poils de chien qui le jonchaient. Mais, dans le temps, Tina avait travaillé à la coopérative de production agricole, la LPG, à présent en voie de dissolution – une conséquence de l'unification allemande. Elle y avait été en charge de cent cinquante vaches, ce qui expliquait la vigueur de ses gestes, qui détonnait dans un cabinet vétérinaire accueillant des animaux de compagnie.

— On a fini pour aujourd'hui ? s'enquit Sonja en inscrivant dans son registre Mme Kupke et son teckel à poil dur prénommé Whisky.

— Non, il y a encore un chien de berger dans la salle d'attente.

Sonja jeta un bref regard sur l'horloge. Bientôt onze heures. Les consultations étaient terminées. La

matinée avait été bien remplie : trois chats, un canari et deux chiens. S'il pouvait en être de même tous les jours, ce cabinet deviendrait rentable.

— Bon, au suivant !

Tina posa l'aspirateur à main sur l'étagère, d'où il glissa aussitôt pour tomber sur le sol. Sonja ravala une remarque. S'énervier n'avait pas de sens. Tina ayant deux mains gauches, les dégâts étaient inévitables. Cependant elle était honnête, sincère, ne demandait pas plus que ce que Sonja pouvait lui donner et, l'hiver, elle ne se plaignait jamais du froid qu'il faisait au cabinet. Qui plus est, c'était une assistante hors pair, capable de venir à bout d'un rottweiler agressif.

— Entrez, mademoiselle. Ah, mais Falko est trempé !

— Il pleut des cordes. Quel temps pourri pour un mois de mars, et glacial en plus !

Sonja sursauta en reconnaissant cette voix. Bon sang, encore elle ! Et dire que la journée avait si bien commencé...

— Bonjour, docteur Gebauer.

Avec un sourire, Jenny Kettler lui tendit la main. Sonja se demanda si ce geste était spontané ou s'il visait à la mettre à l'épreuve. Mais peut-être se faisait-elle des idées. Elle s'efforça de paraître aimable et détendue, ce qui n'était pas facile.

Jenny Kettler. Jolie, svelte, une chevelure d'un roux provocant, délicieuse avec son doux sourire, croit qu'elle obtiendra tout ce qu'elle veut en faisant usage de son charme – Sonja s'interdit d'aller plus loin dans ces réflexions et se tourna vers le chien.

— Eh bien, Falko, tu es en super forme, on dirait ! Ta babine a bien cicatrisé, on ne voit presque plus rien.

Falko se laissa docilement examiner, puis grattouiller derrière les oreilles tout en lorgnant la boîte grise posée

en haut sur l'étagère. Les animaux étaient sincères, voilà pourquoi Sonja les aimait tant.

— Je crois qu'il faudrait le vacciner, dit Jenny Kettler. Par ailleurs, il est tout le temps en train de se gratter. Ma grand-mère craint qu'il ait des acariens ou quelque chose de ce genre.

En feuilletant le carnet de vaccination, Sonja constata que Falko n'avait reçu aucun vaccin au cours des deux années écoulées. Quelle négligence ! Puis elle prit son peigne à puces et le passa dans le pelage du berger.

— En effet, il a des puces, déclara-t-elle. Et pas qu'un peu.

Jenny regarda avec horreur les trois petits points noirs qui s'agitaient sur les dents du peigne.

— Je vais vous prescrire une poudre. Vous le frictionnez et vous en répandez sur sa couverture, dans sa corbeille et partout où il aime se coucher.

Le dégoût de Jenny amusait Sonja. Dès qu'on parlait de puces, les gens réagissaient de façon épidermique. La plupart se fichaient complètement des saloperies que les agriculteurs pulvérisaient dans leurs champs ou de la pollution produite par les gaz d'échappement de leurs bagnoles, et une malheureuse puce sur un chien les mettait dans tous leurs états.

— Mais il se couche partout ! Sur le canapé, sur le tapis, dans le lit de mamie...

— Quand ces bestioles s'installent dans un matelas, intervint Tina, qui n'avait toujours pas appris à tenir sa langue, il est difficile de les en déloger. Elles y déposent leurs œufs et y élèvent leurs petits.

Le regard de Jenny trahit l'affolement.

— Où est-ce que tu es allé traîner, petit vagabond, hein ? demanda-t-elle avec reproche à Falko.

Celui-ci se laissait tranquillement peigner par Sonja, heureux d'être soulagé de ses terribles démangeaisons.

— En général, les chiens attrapent des puces lorsqu'ils sont en contact avec la faune sauvage. Les hérissons, par exemple. Les renards, les chevreuils. Ces bêtes abritent une foule de sous-locataires.

Jenny la regarda avec répugnance écraser des puces dans un mouchoir en papier. *Parfait*, se dit Sonja, *ça devrait la dissuader de revenir trop souvent.*

— Cette poudre, elle n'est pas dangereuse, j'espère ? s'enquit Jenny, inquiète. J'ai une fille en bas âge qui se déplace partout.

Julia. La petite venait d'avoir un an, Sonja le savait. Une gamine très mignonne, apparemment. La vétérinaire était au courant de beaucoup de choses, même si elle ne courait pas après l'information.

— Tenez Falko éloigné de la petite pendant un temps, ce sera suffisant.

Le berger se laissa vacciner sans broncher, puis se jeta sur les biscuits que lui donnait Sonja. Une brave bête, ce Falko. Elle aurait bien aimé avoir un chien comme lui, mais elle n'en avait pas les moyens. Car jamais elle n'accepterait de le nourrir avec ces saloperies en boîte qu'on vendait désormais aussi à l'Est. Du pur et simple recyclage de déchets : fourrure, peau, sabots et os finement moulus, voilà pour la teneur en viande. Pour le reste, des céréales parce que c'était bon marché, des arômes artificiels pour donner à la pâtée une odeur de viande et des conservateurs chimiques prohibés dans l'alimentation humaine. Non merci !

— Ça fera trente-quatre marks cinquante. Vous payez en espèces ou vous préférez que je vous envoie une facture ?

Jenny Kettler payait toujours en liquide. Comment faisaient-elles pour avoir encore de l'argent, sa grand-mère et elle ? Une rénovation comme celle qu'elles avaient engagée coûtait une fortune ! Elles avaient sans doute obtenu des subventions. Et ce Kacpar Woronski, l'architecte, allait sans aucun doute se garder de leur présenter une facture salée, puisqu'il en pinçait pour la jolie Jenny. Sonja avait ses informateurs, qui la tenaient régulièrement au courant. Kalle Pechstein, par exemple. Pas besoin de le pousser à parler, le pauvre, il espérait encore pouvoir conquérir Margret Rokowski, dite Mücke. Eh oui, le manège de l'amour n'interrompait jamais sa ronde. Il avait beau grincer et tanguer, ses passagers se laissaient toujours griser. Quand on observait le spectacle de l'extérieur, ainsi que le faisait Sonja, cela donnait l'impression d'avoir sous les yeux une bande de fous. Mais avec ses quarante-cinq ans Sonja se jugeait plus expérimentée que tous ces jeunes gens. Elle aurait pu être la mère de Jenny – ce qui n'était heureusement pas le cas.

— Je passe un dernier coup de chiffon et j'y vais, dit Tina, l'arrachant à ses pensées.

Sonja repoussa l'aspirateur à main au fond de l'étagère et verrouilla l'armoire à médicaments.

— Parfait, Tina. Je descendrai plus tard pour fermer.

— À demain, bon pied bon œil !

— Sans faute !

Sonja rassembla la paperasse qu'elle voulait prendre avec elle. Elle habitait une maison à deux étages passablement délabrée qu'elle n'avait pas les moyens de rénover. Elle l'avait achetée aux parents d'une amie qui étaient partis s'installer à l'Ouest juste après l'unification allemande. La bâtisse coûtait trois fois rien au regard des prix qui se pratiquaient à l'Ouest, mais Sonja

n'en avait pas moins dû contracter un emprunt pour équiper son cabinet de vétérinaire. Sans son père, elle n'aurait pas réussi à le faire. Il continuait à lui verser deux cents marks par mois comme si c'était une bagatelle pour lui. Pourtant c'était loin d'être le cas, Sonja le savait. Walter Iversen se serrait la ceinture pour l'aider et cela ne plaisait pas du tout à sa fille. Elle ne voulait pas qu'il soit en difficulté financière, encore moins depuis qu'il avait renoué avec son ancienne flamme. Elle les connaissait, les femmes de l'Ouest : elles ne pensaient qu'à l'argent et aux biens matériels. Malheureusement, elle ne pouvait pas se passer du soutien de son père, car le cabinet ne rapportait pas assez. À l'Est, on avait relativement peu d'animaux de compagnie. La plupart des gens travaillaient, les femmes comme les hommes. On n'avait pas le temps de s'occuper d'un chien ou d'un chat. Sans compter que l'entretien d'un compagnon à quatre pattes n'était pas donné. Beaucoup préféraient s'acheter un nouveau téléviseur. Quant à la LPG, sur laquelle Sonja avait fondé l'essentiel de ses espoirs, elle s'était débarrassée depuis longtemps de ses vaches, porcs et poulets. De temps en temps, on l'appelait dans un village environnant où il y avait encore du bétail. Mais elle n'y intervenait qu'en remplacement de collègues malades ou indisponibles. Il ne fallait pas imaginer faire fortune de cette manière.

« Ça viendra, avait dit Tina. Il faut attendre que la situation générale s'améliore. Les gens achèteront des animaux domestiques. Et puis il paraît qu'il y aura des chevaux au domaine de Dranitz. Pour promener en calèche les gros capitalistes qui viendront se faire masser le ventre au futur hôtel bien-être. »

Sonja jugeait ce projet d'hôtel de luxe complètement absurde. Qui s'aventurerait à venir à Dranitz pour

y goûter les plaisirs du spa ? Tant qu'à construire un hôtel, autant le faire à Waren, au bord du lac Müritz. Là, on pouvait canoter, se baigner, se promener, faire des achats. Il y avait des restaurants, un glacier et un ou deux bars. Alors que, le soir, Dranitz était mort.

Elle jeta un coup d'œil dans le réfrigérateur et résista à la tentation de sortir le gâteau que Tina avait apporté en début de matinée. Chez les Koptschik on faisait bombance lors des fêtes de famille. Après quoi on allait généreusement faire profiter le voisinage de ce qui restait. Ce jour-là, Sonja avait hérité de trois tartelettes à la crème et de deux parts de gâteau aux noix.

« Quelques kilos de plus ne vous feraient pas de mal, docteur. »

Comparée à elle, Sonja avait effectivement de la marge, quoique l'idée qu'elle se faisait de la silhouette idéale soit encore loin. Mais l'atteindre aurait signifié renoncer définitivement à la crème, au sucre et à tous les aliments qui faisaient grossir. Et encore... Parviendrait-elle un jour à se débarrasser des traces laissées en elle par le méchant surnom dont l'avaient autrefois affublée ses camarades de classe, « Boudinette » ? Il lui collait à la peau. Elle était blonde, rondelette, avec une poitrine généreuse qui dans son adolescence avait été une terrible source de gêne. Elle avait fini par en prendre son parti, portait des soutiens-gorge adaptés et répondait aux remarques grivoises par des répliques mordantes.

Elle sortit le reste de *solianka* de la veille, alluma la cuisinière à gaz et posa la casserole dessus. La soupe était délicieuse et présentait l'avantage de ne pas contenir de sucre. On y ajoutait juste une giclée de crème, qui se mariait à merveille avec la viande de bœuf. Elle mit la table – une assiette, une cuillère, pas de verre : elle boirait

la limonade à la bouteille. Cette boisson lui avait toujours été d'un grand réconfort dans les moments de déprime.

Tout en remuant la *solianka* qui chauffait, elle regardait par la fenêtre de la cuisine. Des toits rouges et gris, une rangée de peupliers encore dépouillés. Ce gris qu'on apercevait au fond, c'était le lac Müritz. Par temps de pluie il avait peu de charme mais, lorsqu'il faisait beau, ses vaguelettes étincelaient et sa surface prenait la teinte bleue du ciel. Enfant, elle avait passé beaucoup de temps au bord du lac de Dranitz, à jeter des cailloux dans l'eau ou façonner des sirènes avec la vase des berges. À présent, sa maison donnait sur le Müritz, qui avait presque les dimensions d'une mer. Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle l'avait achetée, car elle n'avait pas grand-chose d'autre à offrir.

Sonja venait de verser la soupe dans l'assiette et tendait la main vers la bouteille de crème lorsque le téléphone sonna.

*Zut, pensa-t-elle. Pourquoi faut-il toujours qu'on m'appelle au moment du repas ? Mais peu importe : si on me demande de remplacer au pied levé le veto de Federow, ce sera toujours ça de pris.*

Abandonnant sa soupe, elle se rendit au salon, où elle avait aménagé un coin bureau.

— Bonjour, ici le Dr Gebauer, lança-t-elle avec entrain.

— Bonjour, Sonja, répondit la voix de son père. J'espère que tu n'es pas en train de manger ?

— Si, grogna-t-elle avec un brin de brusquerie. Mais on s'en fiche. De toute façon je suis trop grosse.

— Tu n'arrêtes pas de dire ça ! C'est ridicule, Sonja.

— Ce qui compte, ce sont les qualités de l'âme, n'est-ce pas ? rétorqua-t-elle sur un ton acerbe.

En l'entendant soupirer, elle éprouva du remords. Pourquoi jouaient-ils constamment à ce petit jeu stupide ?

Elle se plaignait, il essayait de la réconforter, elle le rembarrait. Ces échanges les attristaient et ne les encourageaient pas à se voir.

— Bon, papa, pourquoi tu appelles ?

Il se racla la gorge.

— En emballant mes affaires, je suis tombé sur quelques trucs qui t'appartiennent. Tu voudras peut-être les garder.

Seigneur... Des souvenirs ! Sans doute de sa scolarité ou, pis, de son épouvantable mariage. Péchés de jeunesse. Poubelle, tout ça ! Quoique... Cela valait peut-être la peine de jeter un coup d'œil.

— D'accord, je prends la voiture et j'arrive.

— Sois prudente, hein ?

— Je le suis toujours, papa.

Rostock était à une petite centaine de kilomètres. Une bonne heure en roulant rapidement. En voiture, Sonja se sentait comme libérée. Elle fonçait, obligeant sa Renault bleu ciel à donner tout ce qu'elle avait sous le capot.

Perdue dans ses pensées, elle mangea sa soupe, qui avait eu le temps de tiédir, en oubliant d'y ajouter de la crème, puis elle déposa la vaisselle sale dans l'évier. Après quoi elle s'accorda une demi-part de gâteau au chocolat et un peu de crème à la liqueur d'œufs, qu'elle dégusta debout, à la petite cuillère, sous le papier d'étain qui la recouvrait. Elle ferma le cabinet et se mit en route.

Elle connaissait le trajet par cœur pour l'avoir effectué à d'innombrables reprises depuis qu'elle était revenue s'installer à l'Est. Elle avait pris cette décision peu après l'unification, ne s'étant jamais sentie vraiment à l'aise à l'Ouest. Il y avait eu les conflits conjugaux avec Markus, le divorce, tout ce cirque avec les avocats, et puis les reproches, les accusations, les insultes : il l'avait traitée de dingue, de femme frustrée, frigide et ainsi de suite.

De fait elle n'avait jamais eu envie de faire l'amour avec lui et leur bref mariage n'y avait rien changé. Pourtant, il n'avait pas ménagé ses efforts, il fallait le reconnaître : musique douce, bougies, champagne, draps de soie. Mais elle n'arrivait pas à se faire à l'odeur moite de sa peau, à son souffle et son haleine de fumeur. Elle lui avait cédé en une ou deux occasions où elle avait bu, mais n'avait pas voulu réitérer l'expérience. Le divorce avait été une libération, désormais elle n'avait plus besoin de le voir. Elle s'était concentrée sur ses études de vétérinaire en faisant de petits boulots à côté pour vivre. Elle avait passé ses examens haut la main et même reçu une proposition de l'industrie pharmaceutique, qu'elle avait refusée sans hésiter. Elle avait ensuite travaillé dans un cabinet dont le responsable lui demandait fréquemment de le remplacer alors qu'il lui payait un salaire de misère. Mais cette expérience lui avait beaucoup appris et fait prendre conscience que le métier de vétérinaire apportait peu de satisfactions. Surtout lorsqu'on aimait vraiment les animaux. Si beaucoup d'entre eux étaient négligés, ils étaient encore plus nombreux à être étouffés par l'amour de leur propriétaire. Gavés à en devenir obèses, engoncés dans de petits manteaux et des chaussures ridicules, câlinés, embrassés, contaminés par le virus de la grippe, humanisés, avilis... Le Dr Sonja Gebauer, qui avait été si fière de ses résultats d'examen, se trouvait trop souvent réduite à conforter une passion déraisonnable pour les bêtes. C'est essentiellement pour cette raison qu'elle avait ouvert son propre cabinet et, même si la vie était dure, elle n'avait jamais regretté sa décision.

La rue Ernst-Reuter à Rostock avait peu changé durant les quelques mois écoulés. Ça et là, un balcon avait été repeint dans les couleurs vives en usage à

l'Ouest. Mais dans l'ensemble l'élégant gris-poussière de la RDA demeurait dominant. Seule la forêt d'antennes sur les toits s'était densifiée. Désormais, les habitations appartenaient à la Treuhand, un organisme chargé d'administrer le patrimoine de l'ex-RDA. Autrement dit, les biens autrefois propriété de l'État, c'est-à-dire de chaque citoyen. En théorie, du moins. Sonja avait passé suffisamment de temps à l'Ouest pour savoir que ceux-ci disparaîtraient en un rien de temps dans les poches de quelques individus et grandes entreprises. C'était inhérent à l'économie de marché. Mais dans le paradis de l'Ouest, n'est-ce pas, chacun pouvait en travaillant devenir millionnaire. Là encore, en théorie.

Elle se gara devant le 77 et descendit de voiture. C'était sans doute la dernière fois qu'elle montait cet escalier en respirant les effluves divers qui s'échappaient des appartements. Cette idée ne lui inspirait aucun regret. Elle n'avait jamais aimé le logement dans lequel son père avait emménagé après sa fuite à l'Ouest avec Markus. Cela dit, elle avait du mal à encaisser son retour à Dranitz, alors qu'elle avait espéré le voir s'installer chez elle – elle aurait eu la place de l'accueillir. Mais il avait cédé à l'appel de l'amour, qui avait fait une tardive réapparition dans sa vie.

Il lui ouvrit avec un air de reproche.

— Tu as encore roulé trop vite, Sonja ! Je t'avais pourtant priée...

— Quand je roule lentement, mon attention est détournée par une foule de choses, l'interrompit-elle. Alors j'appuie sur le champignon. C'est plus sûr.

Il se borna à secouer la tête et s'écarta pour la laisser entrer.

— Ah, misère ! s'écria-t-elle à la vue du chaos qui régnait dans le salon. D'où viennent tous ces trucs ?

Avec un petit sourire pour toute réponse il se mit en quête d'une tasse. Prit la thermos, versa du café dans la tasse, ajouta du lait, un morceau de sucre.

Sonja retira sa veste et s'agenouilla devant un carton. Comme elle l'avait craint, il contenait ses affaires d'école, précieusement conservées.

— Tu peux jeter tout ça, papa !

Elle prit la tasse qu'il lui tendait et but une grande gorgée tandis qu'il sortait un cahier et l'ouvrait.

— Quand je regarde ça, je revois la petite écolière avec ses nattes blondes et son cartable sur le dos, dit-il à voix basse.

— Je t'en prie, papa, épargne-moi ça !

Un cahier de CE1. Elle avait une écriture si droite, si propre. On aurait dit des caractères imprimés. Par endroits, on voyait une phrase à l'encre rouge : la plupart du temps, un compliment. C'est à quatorze ans qu'elle avait commencé à s'attirer des ennuis, et pas qu'un peu. De ce fait, on ne lui avait pas permis de se présenter au baccalauréat. Elle l'avait passé plus tard, à Hambourg, en suivant des cours du soir. Au grand dam de Markus, qui ne voyait pas à quoi cela lui servirait. À l'Ouest, martelait-il, les femmes ne travaillent pas. Elles s'occupent de la maison et des enfants, et laissent à leur mari le soin de gagner l'argent du ménage. Mais elle n'avait jamais souscrit à ce discours imbécile, pas même en 1967, où le conservatisme pur et dur était encore de rigueur.

— Je n'ai pas besoin de ces trucs, papa. Mais c'est gentil de les avoir gardés.

Il referma le cahier, le reposa dans le carton et prit un bloc à dessin. Elle y avait représenté des animaux en se servant de fusain et de crayons de couleur. Des chiens, un ours, un lion et une créature qui ressemblait à un

renard. Pas mal du tout. Elle avait toujours été bonne en dessin.

— Montre-moi ça ! Je pourrais peut-être les faire encadrer et les exposer dans mon cabinet.

Ravi, il lui proposa de prendre deux cadres qu'il avait chez lui.

— À condition qu'ils ne soient pas trop démodés.

— Ils viennent de Dranitz. Je les ai pris lorsque je suis parti.

— Dans ce cas, rapporte-les ! Je n'en veux pas !

Elle ouvrit un deuxième carton. Seigneur – ses poupées ! Les jouets. Un arlequin en robe de soie mangée aux mites, des albums très abîmés, un ours en peluche à la fourrure râpée par endroits auquel il ne restait qu'un œil. Il se dégageait de tout cela une terrible odeur de moisi. Ces affaires avaient dû être entreposées à la cave.

— Comment se fait-il que tu aies gardé ça, papa ? demanda-t-elle, désespérée.

— Je ne pouvais pas me résoudre à tout jeter.

Fouiller dans ces affaires ne lui faisait aucun bien. Les souvenirs affluaient. La crèche, où elle pleurait le matin quand il la déposait. Le soir, quand elle s'endormait dans les bras de son père. Les dimanches au bord du lac avec des tartines et de la limonade. C'est là qu'il lui avait appris à nager.

— Si tu ne peux pas le jeter, je l'emporte, dit-elle.

Elle évacuerait ces vieilleries dans une décharge et on n'en parlerait plus. Les souvenirs étaient un dangereux poison.

Il acquiesça, sans doute soulagé qu'elle le débarrasse de ces cartons. Sonja ne voulait pas qu'ils se retrouvent au manoir : ils étaient les témoins de leur passé et « Mme la baronne » n'y avait pas sa place !

Elle termina son café, qui avait eu le temps de refroidir.

— Il reste autre chose ? s'enquit-elle.

— Non, c'est tout.

— Tu n'aurais pas gardé aussi mes vieilles fringues ?  
insista-t-elle avec un sourire en coin. Mes chaussures ?  
La radio ? Mon réveil ?

Il eut un petit rire et secoua la tête.

— Tu peux être tranquille. J'ai conservé ton réveil, mais je m'en sers. Cela dit, peut-être que tu souhaites le récupérer ?

— Grands dieux, non !

Soulagée, Sonja se releva et repoussa une pile de serviettes posées sur le canapé afin de s'asseoir tandis que son père se rendait à la cuisine. Depuis quand habitait-il cet appartement ?

Elle avait fichu le camp à l'Ouest à l'été 1967 avec Markus, son ami, qu'elle connaissait depuis la crèche. Par la suite, elle avait appris que son père avait été interrogé par la Stasi et emprisonné un temps. Pour complicité. Alors qu'il ignorait tout de leur plan de fuite. Le fait qu'il ait été persécuté par le régime nazi avait laissé indifférents ses interlocuteurs. La famille de Markus n'avait pas été mieux lotie. Oui, la Stasi menait la vie dure aux proches de ceux qui passaient illégalement à l'Ouest. Quoi qu'il en soit, une fois sorti de prison, son père s'était vu attribuer un emploi dans l'administration portuaire à Rostock, ce qui l'avait obligé à quitter Dranitz. C'était au début de l'année 1968. Il avait donc passé vingt-quatre ans dans cet appartement. Pas toujours seul, sans doute, car il avait du succès auprès des femmes. Mais cela ne la regardait pas.

Son père revint avec une assiette de biscuits, qu'il lui tendit après s'être assis sur un carton. Quoique n'aimant pas ces gâteaux secs, elle en prit un par politesse.

— Ah, dit-il en lui resservant du café. J'allais oublier...

Il se releva, disparut dans la chambre à coucher, et revint un instant plus tard avec un petit cahier relié en carton rouge que Sonja reconnut immédiatement.

— Mon journal ! Ça alors !

— Tiens, dit-il en le lui posant sur les genoux. Jettes-y un coup d'œil, Sonja, mais ne le jette pas, s'il te plaît. Ou si tu veux t'en débarrasser, donne-le-moi. J'aimerais le garder.

Elle ne l'ouvrit pas, se contenta de regarder la reliure pâlie, couverte d'innombrables griffonnages, lettres, petits personnages, ornements, fleurettes. Le dos, râpé, était crevé en deux endroits. Il faut dire qu'il avait presque trente ans, ce cahier.

— Je le prends, dit-elle. Ne t'inquiète pas, je ne le balancerai pas. C'est presque un document historique, tu ne trouves pas ?

— En effet. Mais c'est surtout une part de toi, Sonja.

Elle comprit ce qu'il voulait dire. N'oublie pas le passé. Les années que nous avons vécues ensemble, toi et moi, dans le petit appartement mansardé du vieux manoir de Dranitz. La confiance, la tendresse et l'amour qu'il y avait autrefois entre nous.

Soudain, elle se sentit à l'étroit dans cette pièce. Pour un peu, elle aurait ouvert la fenêtre afin de laisser entrer de l'air frais. D'un geste décidé elle glissa son vieux journal dans son sac à main en se disant qu'elle le rangerait tout au fond de son armoire.

— Au fait, où est celui de maman ? demanda-t-elle.

Il le lui avait fait lire lorsqu'elle avait eu seize ans. Par la suite, elle l'avait souvent repris, quand elle était seule. Elle relisait certains passages en pleurant. Elle avait du mal à concevoir que la jeune fille singulière et obstinée qui avait écrit ces lignes était sa mère.

Elfriede von Dranitz avait vécu des choses terribles – la guerre, l'arrivée des Russes, le meurtre de son grand-père. Elle avait aussi passionnément aimé et semblait avoir été très heureuse pendant une brève période. Elle était morte à vingt et un ans.

— Je l'ai donné à Franziska, répondit-il avec gêne.

— Tu as donné le journal de ma mère à cette... à cette femme ? Sans m'en parler au préalable ?

— Elfriede était sa sœur, Sonja, ne l'oublie pas. Par ailleurs, je trouverais opportun que tu mettes enfin un terme à ce jeu de cache-cache puéril. Ne crois pas que Franziska et Jenny ignorent qui tu es.

— Ça, c'est mon problème ! Cette femme est responsable de la mort de ma mère ! Au lieu de partir avec sa « sœur », elle l'a abandonnée à l'hôpital.

— Elle ne pouvait pas l'emmener, Elfriede avait le typhus.

— Alors elle aurait dû rester auprès d'elle jusqu'à son rétablissement !

— On les a forcées à partir, sa mère et elle.

— N'importe quoi ! Cette excuse ne vaut pas un clou ! La vérité, c'est qu'elle ne pouvait pas souffrir ma mère ! Si elle l'avait emmenée, maman serait peut-être encore en vie.

Il lui sourit comme à un enfant qui raconte des bêtises.

— Et toi, ma fille, tu n'aurais jamais vu le jour.

— Ça n'aurait pas été une grande perte, grommelait-elle.

— Permets-moi de ne pas être d'accord !

Sonja prit une profonde inspiration, puis demanda quand l'« ancienne baronne » comptait leur rendre le journal.

— Je lui poserai la question, Sonja. Elle viendra demain m'aider à emballer les cartons. Le camion de

déménagement sera là après-demain. Si seulement tu voulais bien faire un effort... Franziska t'accueillerait à bras ouverts.

— Vous pouvez courir !

Il lui jeta un regard résigné.

— Nous avons prévu de nous marier, ajouta-t-il. En mai, quand tout sera en fleurs.

Sonja ouvrit de grands yeux. Comprenant qu'il était sérieux, elle se sentit mal. Elle devait sortir sans attendre, sinon elle vomirait dans un carton !

— Bon, j'y vais, papa ! lâcha-t-elle d'une voix étranglée.

Une fois dans la rue, elle respira à fond. La colère l'envahit à nouveau. Se marier ! Cette répugnante créature avait finalement réussi à lui voler son père.

## JENNY

— **I**L A DES PUCES !  
Jenny posa la boîte de poudre antipuces sur la table du salon et balaya la pièce du regard. Sa grand-mère avait une fois de plus enfermé la pauvre gamine dans cet horrible parc pour bébé ! Ses joues rondes maculées de purée de carotte, Julchen était agrippée aux barreaux.

— Des puces ? demanda Franziska, assise à son bureau, le regard rivé sur les documents qu'elle avait devant elle. C'est bien ce que je pensais.

Jenny s'abstint de lui faire remarquer qu'elle avait parlé d'acariens ou d'eczéma et se hâta de sortir sa fille de sa prison.

— Pourquoi tu la mets tout le temps dans ce truc ? pesta-t-elle. On dirait une cellule. Je ne peux pas voir ça !

Franziska fronça les sourcils et remonta ses lunettes sur son nez. *Ah*, songea Jenny, *elle est de mauvaise humeur*. Sans doute était-elle plongée dans les factures, qui

s'étaient accumulées. Mais elle n'évoquait jamais les questions d'argent avec sa petite-fille.

— Si je ne le fais pas, je ne peux pas travailler en paix, Jenny. Là, au moins, je suis sûre qu'elle est en sécurité.

Depuis quelques semaines, la petite Julia se déplaçait sur ses jambes à une vitesse étonnante, sans se laisser arrêter par ses chutes, amorties par la couche. Elle émettait de joyeux gazouillis et prenait plaisir à vider les étagères et les placards à sa portée. Les nappes l'attiraient beaucoup : elle ne manquait jamais de tirer dessus, faisant choir tout ce qui s'y trouvait. Comme la rénovation du manoir était toujours en cours, des câbles ou des clous sortaient partout des murs et il fallait surveiller les activités de la petite avec une attention redoublée.

Falko glissa le museau par l'entrebâillement de la porte, poussa le battant, entra tranquillement dans la pièce et se laissa choir avec un bruyant soupir sous le bureau, la tête sur les pieds de Franziska.

Jenny intercepta de justesse Julia, qui s'apprêtait à accueillir son compagnon de jeu en le serrant avec affection dans ses bras.

— Noooooon ! hurla la fillette en se débattant.

« Non » était l'un des premiers mots qu'elle ait appris.

— Désolée, chérie ! répliqua fermement Jenny. Tu ne le toucheras pas tant qu'il sera couvert de cette poudre.

Julchen se lança dans un assourdissant concert de protestations. C'était une vraie Dranitz : têtue, volontaire, fonceuse. Mais ses manières n'étaient pas encore à la hauteur de celles d'une jeune aristocrate.

Falko considéra avec méfiance la petite qui braillait et gigotait sans faire mine de la rejoindre. Sans doute appréciait-il cet instant de répit – se faire tirer sur les oreilles et la queue n'était pas de son goût.

— Et quoi de neuf, sinon ? s'enquit Franziska en haussant la voix pour se faire entendre.

— Rien ! cria Jenny en retour. Cette nouille continue à faire comme si de rien n'était. Tiens, Julchen, regarde, ta poupée veut jouer avec toi, chérie.

Mais Julia n'avait pas la fibre maternelle. Elle arracha le jouet à sa mère et l'envoya valser. Il atterrit sur les pattes avant du chien, qui le renifla, puis le repoussa du museau.

— Donne-lui un biscuit, conseilla Franziska. Ça la calmera.

Cette tactique s'avéra d'une efficacité immédiate. Julchen prit le gâteau et le fourra dans sa bouche. Un agréable silence s'installa aussitôt dans la pièce. Jenny approcha une chaise et s'assit au côté de sa grand-mère à la table sur laquelle elles prenaient également leurs repas, la cuisine abritant pour l'instant une minuscule table provisoire pouvant accueillir au plus trois personnes.

— Ce petit jeu commence sérieusement à m'agacer, mamie. La prochaine fois, je l'appellerai « tante Sonja ». Mais qu'est-ce qu'elle croit ? Elle nous prend pour des idiots ou quoi ? Au village, tout le monde est au courant. Elle ne pense tout de même pas que l'information n'a pas filtré jusqu'à nous ?

Franziska posa son stylo et lança un regard sévère à sa petite-fille.

— Walter m'a priée de la ménager. Il juge important que ce soit Sonja qui fasse le premier pas.

Jenny ne l'ignorait pas, mais cette situation l'horripilait. Comment pouvait-on se montrer si obstiné ? Pourquoi leur en voulait-elle à ce point ? Avait-elle eu des vues sur le manoir ? S'était-elle fait prendre de vitesse ? Ou avait-elle tout bonnement une dent contre

cette famille qui venait de l'Ouest ? Non, cette dernière hypothèse était absurde : n'y avait-elle pas vécu longtemps elle aussi ?

— Tu sais quoi ? reprit Franziska en attrapant le stylo avant que Julchen ait pu s'en saisir. Je vais lui envoyer une invitation au mariage. Elle fera ce qu'elle voudra.

*Décidément*, se dit Jenny, *grand-mère n'est jamais à court d'idées saugrenues*. Pourquoi Sonja viendrait-elle au mariage de son père alors qu'elle ne voulait pas entendre parler de cette nouvelle famille ?

— Fais comme tu l'entends, répondit Jenny avec un air de doute. Au fait, qui as-tu prévu d'inviter ? On fêtera ça en petit comité, non ?

— Pour l'instant, j'ai huit personnes sur la liste : Mina, Karl-Erich, Mücke et Kacpar, Kalle, Wolf et Anne Junkers. Et Sonja. Ah, et Ulli, bien sûr. Et puis nous trois et Julchen.

— Non, mamie, ça ne va pas !

— Pourquoi ? s'étonna Franziska.

— Parce que nous serons treize, ça porte malheur.

— Ne me dis pas que tu es superstitieuse !

— Quand il s'agit de mariage, on n'est jamais trop prudent.

Franziska concéda avec un petit sourire que Jenny n'avait pas tort. Elle-même avait longuement réfléchi à l'opportunité de cette union. L'initiative était venue de Walter. Selon lui, après une période de fiançailles de plus de cinquante ans, le mariage ne comportait plus aucun risque.

— Si ce chiffre treize te dérange, sache que j'avais pensé inviter ma fille Cornelia.

— Tu veux inviter maman ? se récria Jenny en ôtant à Julia la petite cuillère avec laquelle elle tapait sur la soucoupe de Franziska. Tu plaisantes, j'espère ?